

Francesco Abate, Sergio Bianchi,
Gianni Biondillo, Giosuè Calaciura,
Andrea Camilleri, Gioacchino Criaco,
Giancarlo De Cataldo, Francesco
De Filippo, Paola De Luca,
Girolamo De Michele, Valerio
Evangelisti, Serge Quadruppani,
Michele Serio, Wu Ming

Bel Paese

Métailié



Bel Paese

Sélection et traduction de Serge Quadrupani

Francesco ABATE – Sergio BIANCHI – Gianni
BIONDILLO – Giosuè CALACIURA – Andrea CAMILLERI
– Gioacchino CRIACO – Giancarlo DE CATALDO –
Francesco DE FILIPPO – Paola DE LUCA – Girolamo
DE MICHELE – Valerio EVANGELISTI – Michele SERIO –
WU MING

Des rues de Milan aux montagnes de Calabre, des hauteurs du Piémont aux faubourgs de Naples et de Palerme, des écrans berlusconiens aux chambres d'immigrés, ce livre nous emmène visiter le *Bel Paese*, ce “Beau Pays” comme l’Italie officielle aime s’appeler elle-même. Mais, sous cette Italie-là, s’en dévoile une autre, hilarante et tragique, violente et poétique. Un pays comme le nôtre et pourtant semblable à nul autre. Le trafic d’ordures ou d’influences, les crimes mafieux ou policiers, les zones d’ombre de l’Histoire et celles de l’actualité: les thèmes et les codes du polar, qu’ils passent par le récit ou bien par l’analyse, apparaissent comme les mieux à même de rendre compte de l’Italie d’aujourd’hui. Les treize auteurs de roman noir qui nous servent ici de guides appartiennent à la part la plus dynamique et créative de la littérature transalpine contemporaine. À travers mille registres, du plus grave au comique le plus déchaîné, en explorant tous les genres, du conte fantastique à la satire en passant par la nouvelle policière la plus classique, on découvre un pays rongé par la corruption, le décervelage consumériste, la misère et la criminalité. Un pays où s’affirme pourtant la puissance des forces de la création et de la révolte: ce livre en est, parmi d’autres, un exemple.

Francesco ABATE, Sergio BIANCHI,
Gianni BIONDILLO, Giosuè CALACIURA,
Andrea CAMILLERI, Gioacchino CRIACO,
Giancarlo DE CATALDO, Francesco DE FILIPPO,
Paola DE LUCA, Girolamo DE MICHELE,
Valerio EVANGELISTI, Michele SERIO, WU MING

BEL PAESE

*Sélection et traduction
de Serge QUADRUPPANI*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Gioacchino CRIACO, *Perduta gente* © Gioacchino Criaco – Francesco DE FILIPPO, *Monnezza* © Infinito Edizioni, 2010 – Francesco ABATE, *Election Day* © Francesco Abate – Giosuè CALACIURA, *Il soldato* © Giosuè Calaciura – Sergio BIANCHI, *La casa nel bosco* © Sergio Bianchi – Michele SERIO, *Natale Trans* © Michele Serio – Valerio EVANGELISTI, *La Penisola dei famosi* © Valerio Evangelisti, 2010. Published by arrangement with Grandi & Associati – Giancarlo DE CATALDO, *L'Antiitaliano* © Giancarlo De Cataldo – Paola DE LUCA, *Sous son nom* © Paola De Luca – Gianni BIONDILLO, *Duri a Milano* © Gianni Biondillo – WU MING, *Momodou* © Wu Ming, 2008. Published by arrangement with Agenzia Letteraria Roberto Santachiara. La reproduction partielle ou totale de la nouvelle et sa diffusion par voie télématique sont autorisées, pourvu que ce soit à des fins non commerciales et à condition que la présente mention soit reproduite. www.wumingfoundation.com – Girolamo DE MICHELE, *Zona del silenzio* © Girolamo De Michele, 2009. Published by arrangement with Agenzia Letteraria Roberto Santachiara – Andrea CAMILLERI, *Cos'è un Italiano? Appunti per una definizione* © Andrea Camilleri.

Sélection, avant-propos, notes bibliographiques et traduction française
© Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-926-9

ISSN : 1264-5834

Avant-propos

C'est une donnée historique établie: dans ce pays où se bousculent les splendeurs naturelles, la quête de la beauté et de la douceur de vivre en même temps que la réalisation des passions les plus folles et les plus intenses n'ont cessé depuis des millénaires d'être poursuivies avec une détermination sans équivalent, et elles ont offert à l'humanité un trésor universel. En même temps que de cette vieille terre volcanique jaillissaient à jet continu des bijoux urbains, des fresques et des styles, en même temps qu'elle répandait sur le monde son magma fécond, presque tous les modes de domination et d'autodommestication de l'espèce humaine développés en Occident furent expérimentés en Italie. Pour qui, comme moi, l'aime et la vit depuis des décennies, pour qui la regarde au double filtre de l'histoire et de la tectonique des plaques, la péninsule prend l'aspect non pas d'une botte, mais d'une flèche d'inquiétude millénaire plantée dans le flanc de l'Europe.

Sur cette terre en éternel tremblement fut élaboré un modèle de république oligarchique et impérialiste promis à un bel avenir avec son principe "du pain et des jeux" – pour les électeurs: pour les autres, il y avait le fouet et la crucifixion (aujourd'hui: la surexploitation et les bombes intelligentes). Deux millénaires plus tard, c'est encore en Italie qu'un phénomène qui parut d'abord anodin mais devait ensuite s'imposer au monde comme vecteur d'un mode de vie surgit avec une rapidité proprement stupéfiante, plusieurs années avant la France et le reste de la planète: dans les mains de tous

ceux qui étaient en âge de la porter apparut une laisse électronique, qui était en même temps un fabuleux instrument d'uniformisation narcissique, le *telefonino*. Entre le règne d'Auguste et celui du téléphone portable, l'Italie a souvent apporté une contribution originale et décisive à la question : comment commander aux hommes et à leurs passions ?

Lieu de naissance d'un empire qui sut pendant cinq siècles laisser vivre les provinces suivant leurs lois et leurs dieux pourvu qu'elles engraisent la métropole, la péninsule a ainsi donné naissance à une forme de domination constitutive de l'inconscient universaliste de l'Occident ; c'est sur ce même sol que, bien avant Khomeyni et Ben Laden, fut inventée la religion d'État interdisant toutes les autres et c'est là aussi qu'apparurent les cités-État maritimes aux origines du capitalisme et de sa première mondialisation. Pendant deux mille ans, l'Église catholique a exercé, depuis son siège central des bords du Tibre, un gouvernement spirituel mondial dont le relatif affaiblissement n'a pas cent ans. Grâce à quoi, elle a profondément enraciné dans une tradition occidentale dont nous ne sommes toujours pas sortis un type d'imaginaire, notamment érotique, qui donne un rôle ambigu à la transgression, source de souffrance autant que de jouissance, et occasion de rachat. Ce que Pasolini a magistralement illustré avec *Théorème* est repris dans cette anthologie sur le mode loufoque par Michele Serio, avec son Pinocchio transsexuel napolitain (*Noël Trans*).

Le mouvement de constitution d'États-nations du XIX^e siècle, si riche de conflits meurtriers et d'émancipations à double tranchant, a eu pour principal moteur la bataille pour l'unité italienne. Giancarlo De Cataldo, dans l'article qu'il nous livre ici, illustre cette ambiguïté féconde et sanglante en traçant le portrait de Mazzini, un des principaux acteurs du Risorgimento (*L'anti-Italien*).

À partir du Moyen Âge, Normands, Souabes, Espagnols, Autrichiens ou Français, des gouvernants venus d'ailleurs, ont

très souvent incarné l'État dans la péninsule morcelée, tout particulièrement dans le Sud. À la fin du XIX^e siècle, l'unification italienne, accomplie sous l'égide de la dynastie de Savoie, n'a rien changé à cette situation : dans tout le *mezzogiorno*, le remplacement des fonctionnaires des Bourbons régnant à Naples par les Piémontais du royaume savoyard, après un bref moment d'espoir, a été vécu par le peuple comme le simple changement de personnel d'une machine d'oppression*. Dans sa nouvelle (*Gens perdus*) Gioacchino Criaco restitue, avec les beautés de sa terre calabraise, les sentiments d'abandon et de révolte qui animent depuis des siècles ses populations. Dans ces conditions, la société s'est toujours organisée sans l'État et contre lui, en cultivant diverses formes de clandestinité : c'est sur ce terreau que naquit un autre modèle universel de domination, la mafia. On en a une première illustration avec la longue, désopilante et désolante nouvelle de Francesco De Filippo, *Ordures*, qui fouille l'humus social de la Camorra napolitaine, et une autre dans le bien plus bref et sombre récit de Giosuè Calaciura, *Le soldat*, qui montre l'enracinement populaire de la mafia sicilienne.

Après l'Église universelle et la mafia, le fascisme peut être indubitablement porté au compte de la créativité italienne. On sait le succès planétaire qu'a eu, comme les deux autres, cette dernière invention, inspiratrice d'Hitler et de beaucoup d'autres bourreaux de moindre importance. On a peut-être moins remarqué que, pour s'imposer, ce régime n'hésita certes pas devant le recours à la violence, mais qu'il sut aussi, à un moment, emporter l'adhésion d'une majorité de la population, y compris dans sa partie réputée la plus éclairée. Aujourd'hui, quand on voit les bouffonneries filmées de Mussolini, que ce soient ses discours ou ses démonstrations "sportives", on est

* Tout cela est magistralement raconté par Giancarlo De Cataldo, *Les Traîtres* (Métailié). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sidéré de constater que tant d'esprits fins, tant d'hommes de haute culture, au moins jusqu'aux lois raciales et à l'entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne, se soient si bien accommodés de tant de stupidité. C'est la découverte décisive qu'au xx^e siècle l'Italie aura faite, pour le plus grand profit du reste du monde : elle nous a pour toujours enseigné *la puissance de la bêtise dans l'histoire*. La nouvelle de Valerio Evangelisti, entre autres, en est la démonstration.

Mais c'est aussi dans cette pépinière de tous les pouvoirs qu'a existé, dans les années 70, le mouvement anticapitaliste le plus profond et le plus étendu de la deuxième moitié du xx^e siècle, apogée et début de la fin pour le grand ébranlement planétaire qu'on a l'habitude de regrouper sous le millésime 68. Sergio Bianchi réussit à faire sentir le passage de cette "horde d'or" à travers le destin d'un chalet de montagne (*La maison des bois*). Pour combattre la dissidence radicale d'une partie, certes minoritaire, mais dynamique et inventive, de sa population (jeunes, ouvriers, gens de culture)*, l'Italie des dirigeants a su inventer encore deux nouveaux instruments particulièrement efficaces, en puisant dans le trésor de son histoire. Au pays des complots florentins et des cours vaticanes, les attentats massacres mêlant loges maçonniques, extrême droite, mafias et services secrets s'imposèrent très naturellement dans certaines têtes dirigeantes comme un moyen de maintenir l'ordre existant. La stratégie de la tension inaugurée en 1969 par l'attentat de la piazza Fontana à Milan a eu par la suite bien des imitateurs, qu'ils en aient été conscients ou pas, et que les attentats aient été directement inspirés par le pouvoir comme dans le cas de la guerre poutinienne aux Tchétchènes, ou œuvre de forces disposant d'une réelle autonomie mais

* Voir à ce sujet : Nanni Balestrini, Primo Moroni, *L'orda d'oro, la grande vague révolutionnaire et créative, politique et existentielle*, disponible sur <http://ordadoro.org/> ainsi que, entre autres : Marcello Tarì, *Autonomie!*, La Fabrique, 2011 ; Paolo Pozzi, *Insurrection*, Nautilus, 2010.

opportunément récupérée par le pouvoir, comme ce fut le cas de la guerre de Bush contre le terrorisme, lancée après la destruction des Tours du Centre mondial du commerce.

Deuxième invention de la fin des années 70, le repentir judiciaire exige, contre une dispense ou une remise de peine, une confession exhaustive, en particulier par la dénonciation de tous les complices réels ou inventés, et vise à la transformation même de l'âme de l'accusé, incité à signer des déclarations dans lesquelles il reconnaît avoir eu tort et assure avoir changé. Le recours aux repentis a largement contribué à briser les groupes gauchistes tombés dans la fascination du p38, avant de servir à restructurer la mafia et la classe politique italienne à un moment où la corruption de cette dernière avait atteint un degré qui la rendait de moins en moins fréquentable, aux yeux des dirigeants économiques et au niveau international. S'il n'est pas dépourvu de signification que cette technique ait été mise en œuvre par des juges sous l'influence des traditions staliniennes, la filiation avec l'inquisition codifiée par les papes romains est néanmoins évidente*. Accompagnée d'une rhétorique hégémonique sur les "années de plomb", la répression qui s'est abattue sur la "horde d'or" des contestataires s'est traduite pour quelques milliers d'entre eux par une dispersion à travers le monde et l'expérience de l'exil, que Paola De Luca nous restitue dans la seule nouvelle (*Sous son nom*) écrite directement en français.

En contraste avec l'extraordinaire et millénaire inventivité politico-sociale qu'on vient d'évoquer, l'atonie qui marque l'histoire italienne depuis trois décennies est particulièrement frappante. Les années 80 ont été marquées par ce que Pasolini

* Pour obtenir le repentir, après le recours massif aux passages à tabac, à l'isolement, etc., il y eut même des cas, pas si rares, où l'on ne répugna pas au supplice de l'eau volontiers appliqué par l'inquisition médiévale. (Voir les confessions récentes de Nicola Cioccia, chef d'une unité spéciale itinérante de tortionnaires, connu dans les milieux de la police sous le pseudonyme de "Prof. De Tormentis", in *Corriere della Sera*, 10 février 2012.)

annonçait comme une mutation anthropologique et qu'on a appelé l'avènement des "nouveaux Italiens", ceux qu'on voit désormais occupés à se tripoter le portable en tous temps et en tous lieux, ceux qui se délectaient avec les premières émissions de télé-réalité bien avant que les Français ne découvrent *Le Loft* – l'émission phare d'outre-Alpes s'appelant sans fausse pudeur *Il Grande Fratello* (*Big Brother* en anglais), ceux qui aimaient Berlusconi *grâce à* et non pas *malgré* certaines particularités du personnage: frasques sexuelles, blagues d'après-banquet et profitables traficotages. Ces Italiens qu'Andrea Camilleri dépeint si bien (*Qu'est-ce qu'un Italien?*) et qui ont toujours entretenu un rapport souple avec la loi ont adhéré avec enthousiasme à la vision berlusconienne du monde. Celle-ci a détourné l'hédonisme soixante-huitard au profit d'un "érotisme" omniprésent profondément machiste, elle a porté le culte de l'argent, du double langage, du cynisme affairiste déguisé en éloge du travail, du mépris du bien commun maquillé en liberté d'entreprendre, elle a porté tout cela à un degré que seul le précédent président français a tenté, vainement, d'égaliser. Dans sa nouvelle, Valerio Evangelisti dépeint à merveille cette *Italietta*, cette petite Italie avalée par les écrans, où le sport permanent de l'autodérision se double souvent d'absurdes régurgitations patriotiques.

L'offensive de la *berlusconian way of life* a d'autant plus réussi qu'en face le "Parti démocrate de gauche" devenant le "Parti démocrate" tout cours, a renoncé à toute espèce de revendication de justice sociale pour adhérer à la pensée unique néolibérale. L'ex-gauche ne s'est plus distinguée du camp berlusconien que par cette obsession: obtenir le droit pour les juges d'envoyer Berlusconi en prison. Entre-temps, la précarité et le chômage explosaient, des patrons de choc comme M. Marchionne à la Fiat*, remettaient en cause le

* Voir à ce sujet mon article dans *Le Monde diplomatique* de mars 2011: "Restructuration et résistance chez Fiat".

droit du travail et même la présence des syndicats dans leurs entreprises, la jeunesse scolarisée se trouvait confrontée à une gérontocratie méprisante et les territoires, de la Sabine au Val de Suse, étaient menacés par des mégaprojets d'infrastructures qui servaient principalement à orienter des fonds européens vers des entreprises liées à des hommes politiques et/ou mafieux. La dégradation des mœurs politiques, le règne du cynisme et de l'affairisme, que Francesco Abate raconte pour la Sardaigne dans son récit *Election day* et que Gianni Biondillo aborde dans son article *Durs à Milan* ont atteint en Italie un degré qui n'a pas beaucoup d'équivalents en Europe. La question de savoir si cela représente une arriération locale ou un avenir universel se pose, lorsqu'on lit sous la plume de Biondillo, qui fait de Milan une métaphore de l'Italie, que la classe politique dans cette ville est "inadéquate, effrayée par le changement, aigrie, raciste, frustrée, mafieuse, droguée, déprimée".

La seule demande qui a été faite aux auteurs pressentis a été de fournir un écrit, de fiction ou pas, qui parlerait de l'Italie d'aujourd'hui. À l'heure où s'achève la préparation de ce livre, Berlusconi n'est plus (pour l'instant ?) aux affaires. L'Italie connaît depuis novembre 2011 une nouvelle forme de pouvoir : celle du "gouvernement de techniciens". Des dirigeants non élus issus des banques et de la finance sont chargés de gérer la banqueroute d'une civilisation produite par les banques et la finance. Encore une fois, l'Italie expérimente une formule qui menace de s'étendre.

Comme nous tous, la classe dirigeante italienne n'ignore pas que notre sort est entre les mains d'entités transnationales (FMI, Agences de notation...) et de phénomènes aux noms étranges (*spread*, le mot qui désigne le différentiel entre deux taux, aura été tout au long de 2011, à travers les unes de leur presse, le cauchemar incompréhensible des Italiens). Confrontés à leurs propres impuissances, les dirigeants italiens, comme leurs homologues européens, se sont souvent repliés sur l'un

des derniers pouvoirs qui leur reste: la manipulation des peurs. Leurs postures sécuritaires ont inévitablement encouragé le sentiment d'impunité de forces de l'ordre toujours travaillées par la tradition fasciste, comme le montrent pour la police l'article de De Michele (*Ferrare, Italie*) et pour les carabinieri la nouvelle des Wu Ming (*Momodou*)*.

Tous les auteurs invités ici ne partagent pas forcément l'ensemble des vues exposées dans l'introduction. Mais tous nous permettent de vérifier qu'en temps de catastrophe, sous des régimes où la culture officielle est entièrement soumise aux forces de l'argent ou prise dans le carcan d'une idéologie, la création en général et la littérature en particulier peuvent incarner une des formes d'opposition réelle et porteuse d'avenir.

La dévastation du paysage politico-social n'est pas, heureusement, le seul horizon de l'Italie. De même qu'il n'y a pas que les gigantesques zones de hideux lotissements jamais terminés ou de cimentation autoroutière autour des villes, mais aussi d'immenses territoires, de la Toscane à la Calabre, du Piémont à la Sicile qui, à les contempler et à les vivre, peuvent apporter bien du bonheur, il y a, à côté des déprimantes réalités évoquées ici, des forces en action qui permettent d'espérer.

Dans la littérature, le phénomène Camilleri est peut-être, aujourd'hui, unique au monde: voilà un auteur qui a publié

* C'est le mérite des Wu Ming, auteur collectif bolonais, d'avoir rendu public tout récemment le scandale de l'érection par une municipalité, dans la province du Latium, d'un monument à la gloire de Rodolfo Graziani, hiérarque fasciste des colonies italiennes, responsable de crimes de guerre massifs et chef des forces armées de la république de Salò, mort dans son lit dans les années 50. Rappelons aux Français tentés de faire la leçon aux Italiens que dans le sud de la France, plusieurs monuments (Toulon, Marignane...) célèbrent impunément depuis des années la mémoire du colonialisme en Algérie, au pied desquels les gerbes des anciens de l'oas sont régulièrement déposées.

des livres d'une très haute qualité littéraire (pour n'en citer que deux: *L'Opéra de Vigàta* et *Le Roi Zosimo*) et qui est en même temps un auteur populaire au plein sens du terme. C'est-à-dire pas seulement best-seller mais aussi point de convergence d'aspirations culturelles et sociales, expression d'un peuple que son œuvre contribue à créer. L'une de ses plus grandes réussites aura été de ramener l'attention de ses compatriotes sur le trésor des langues régionales que l'histoire leur avait permis de conserver mais que l'uniformisation consumériste des années 80, alliée à l'académisme de la culture officielle, menaçait gravement. C'est largement grâce à lui si, chez beaucoup d'auteurs qu'on lira ici, les langues du lieu affleurent. Illustration d'un autre phénomène très particulier à la péninsule, qu'on peut repérer dans les différents titres de la "Bibliothèque italienne": une partie de la littérature d'outre-Alpes, à mes yeux de loin la plus intéressante et innovatrice, est produite par des auteurs qui, sans se perdre dans des problématiques d'"écoles" ou de "mouvements" réfléchissent ensemble sur leur travail et sa fonction sociale. Le rôle des Wu Ming est à cet égard essentiel.

La créativité ne se manifeste pas seulement dans la littérature. Il faudrait aussi évoquer tout ce qui, hors du cadre de l'Italie telle que la montrent les grands médias, contribue à renouveler la musique, le cinéma, l'art et la pensée*. Il faudrait évoquer la résistance à la restructuration de la Fiat, la Vallée de Suse contrariant depuis vingt ans un aberrant projet de ligne à grande vitesse, les centres sociaux où s'élaborent les initiatives de la base, les écoles et facultés opposées à leur privatisation-précarisation, et tant d'autres réalités manifestant qu'à l'écart des jeux électoraux d'une caste politicienne discréditée, une nouvelle politique se cherche. On comprendra qu'ici, dans ce livre, on tienne à terminer sur l'évocation du

* Sans oublier la gastronomie, domaine où l'Italie a ridiculisé depuis longtemps les prétentions françaises.

Book Block, ces jeunes Italiens qui, régulièrement depuis quelques années, aux premiers rangs des manifestations contre la précarité et les coupes budgétaires, s'abritent derrière des boucliers de polyester imitant des couvertures de livre, avec les titres et les auteurs brandis comme une protection contre les coups de matraque. Des livres peuvent aujourd'hui encore contribuer à résister aux agressions de la vieille société et peut-être contribuer à la changer : c'est la bonne nouvelle que nous apporte la jeunesse italienne. Cette Italie-là est bien l'avenir qu'on peut souhaiter au monde.

Serge Quadruddani

Gioacchino CRIACO

Né en 1966 à Africo, dans l'Aspromonte, G. Criaco vit entre sa terre et Milan. Il présente ainsi son parcours: "Comme beaucoup de jeunes Calabrais, j'ai suivi la vague qui dans les années 80 nous a emmenés loin de notre terre, milliers de voyageurs provenant d'un monde ancien, dispersés sur l'opulent continent européen, études, travail, expériences belles et tragiques. (...) Après l'an 2000, j'ai entrepris le voyage de retour, je reconstruis ma maison dans le bourg abandonné qui pendant des millénaires avait protégé mon peuple." Auteur de trois romans parus à ce jour et de nombreux articles dans des journaux calabrais et sur des sites web (notamment La Riviera et Zoomsud). "Tout ce que je fais, insiste-t-il, est en fonction de la reconstruction de la mémoire du peuple de l'Aspromonte, parce que je pense que le monde doit être ouvert à tous, mais qu'on doit aussi avoir un lieu à soi au monde et moi, je l'ai trouvé."

Parus en français, aux éditions Métailié: Les Âmes noires, 2011, American Taste, 2013.

Des gens perdus

*Les hommes ont des ennemis à abattre,
dans leur jeunesse.
Des mondes à défendre, l'âge venu.*

Bologne, place Verdi.

Les jeunes hurlaient de plus en plus fort, gagnant du terrain, mètre par mètre.

Les hommes du bataillon mobile reculaient en bon ordre, en marquant la cadence à l'unisson.

L'injonction arriva à l'improviste.

– En position! cria l'officier qui commandait les militaires.

Les carabiniers s'arrêtèrent. Les matraques commencèrent à battre sur les boucliers. Leur roulement submergea les hurlements de la masse en tumulte.

Les jeunes du cortège se turent.

– Chargez! ordonna le commandant.

Comme la proue d'un brise-glace, la pointe de l'unité anti-émeute entra en collision avec les jeunes des centres sociaux. La charge pénétra à fond dans la manifestation, la divisant en deux tronçons.

Les carabiniers au centre chargeaient latéralement, dessinant une croix dans la foule.

Les manifestants devinrent une proie facile, éperdue, et les matraques se mirent à rompre des nez et à fêler des côtes.

Le commandant était au milieu de son peloton. Il avait étudié longuement les jeunes qui s'étaient montrés les plus

entreprenants. Il entra dans le secteur où il les avait fait isoler, un recoin sans issue.

Il avait déjà choisi sa victime. Il fonça sur elle. C'était un garçon de haute taille, de belle prestance. Il le chargea, le coinça dos au mur. Commença à taper avec la matraque sur le casque de motocycliste qui lui protégeait la tête. La visière sauta aussitôt. Il enfila la pointe de la matraque, comme s'il administrait un direct. À l'intérieur quelque chose résista puis céda.

Le garçon resta un instant immobile. Il porta les mains à la tête et retira le casque. Son visage était couvert de sang, le nez écrasé comme celui d'un boxeur.

Le commandant lui bloqua un bras contre le mur et appuya la pointe de la matraque à la base du cou.

Il le regarda, terrorisé. Une seconde plus tard, les larmes lui emplirent les yeux et débordèrent. Elles descendirent en ouvrant des sillons sur le rouge du visage.

Ce gamin ne pouvait pas avoir plus de dix-sept ans, pensa le commandant. Il lui tendit un mouchoir et le laissa partir.

Le gamin s'enfuit, les mains pressées sur le visage.

Tucci suivit sa fuite du regard puis jeta un coup d'œil alentour. Ses hommes avaient déjà terminé le travail. Les manifestants abandonnaient les lieux, en hâte.

Ces jeunes lui faisaient presque peine.

Durant les fréquentes réunions d'analyse du phénomène de la protestation de la jeunesse, on plaisantait sur le fait qu'ils avaient tous deux ou trois mobiles en poche, avec les promotions activées pour trois ou quatre mille sms par mois. Que sur leurs profils Facebook, ils comptaient quatre ou cinq cents amis. Ils étaient inscrits aux chats, aux forums. Écrivaient sur des blogs. Chacun avait au moins une vidéo sur YouTube.

Ils vivaient des existences virtuelles, sans jamais vraiment se rencontrer en chair et en os. Nothing Social Representation, ainsi étaient-ils définis dans le jargon technique.

On soulignait avec ironie que, s'ils descendaient de temps en temps dans la rue, c'était pour donner un sens à leurs discussions. Ainsi pourraient-ils discuter pendant des mois de leurs batailles sur la Toile. S'ils réussissaient aussi à écoper de quelques bosses, ils les exhiberaient comme des médailles. Après chaque manifestation, ils recommençaient à massacrer l'ennemi sur Internet. "Vas-y, fais-moi peur", commentaient souvent les officiers carabiniers.

L'unique terreur des forces de l'ordre était d'être filmées et de finir sur YouTube. Ou poursuivies en justice, parce que les jeunes, à la différence des camarades d'autrefois, demandaient à l'État de les protéger contre ses propres abus.

Bas niveau de dangerosité, ainsi se concluaient depuis des années les rapports des organes investigateurs préposés au contrôle des germinations révolutionnaires qui naissaient et mouraient en un éclair dans le pays.

Il pensait que cette analyse péchait par trop de simplisme et d'arrogance, en plus de beaucoup d'optimisme.

Sous-évaluer ces jeunes était une erreur. Certes, ils étaient différents de leurs homologues passés, mais on ne pouvait nullement dire qu'ils n'exprimaient pas des valeurs.

Il avait suffisamment navigué dans la mer des contradictions sociales pour savoir que les tempêtes les plus destructrices arrivent toujours sans crier gare.

De ces idées-là, il parlait souvent, pas tant avec ses collègues, mais avec le général Virgilio Luzi. Il continuait à le considérer comme son chef, bien qu'il fût depuis un bon moment à la retraite.

En effet, il avait été longtemps son chef, dans les années sombres où le terrorisme prélevait chaque jour son lot de victimes. Tucci avait été son subordonné au Groupe d'intervention spéciale, GIS, et puis dans les Services des opérations spéciales (*Reparti operativi speciali*), les ROS.

– La plus grande partie des jeunes qui remplissaient les rues il y a quelques décennies étaient des fils de pauvres.

Aujourd'hui, il n'y a plus de pauvres. Mais le ventre plein ne remplit pas le manque de liberté qui est toujours plus envahissant dans les sociétés contemporaines. L'exigence de liberté est génétiquement gravée dans l'homme. Elle l'a été dès les débuts de la création, dans le passé reculé et le passé proche. Elle l'est dans le présent et le sera inévitablement dans l'avenir. La tempête bouleversera encore notre molle société.

L'ex-général feignait toujours de conclure sur cette phrase l'exposé de sa pensée, mais il ajoutait :

– Des gens trop couillons, ou trop malins, ont proclamé que les idéologies étaient mortes, et tout le monde s'est précipité pour dissimuler son drapeau, quelle qu'en soit la couleur.

Il marquait ensuite une pause puis :

– L'essence de l'homme est idéologique, laissait-il tomber sans plus d'explications.

Tucci grimpa dans un fourgon qui le transporta jusqu'à une caserne du centre. Il passa au bureau avant de gagner son appartement.

Il se débarrassa de la tenue antiémeute. Il ne travaillait pas au bataillon mobile, il était officier des ROS, responsable du noyau antiterroriste interprovincial. Il aimait garder le contact avec la rue et chaque fois se glissait parmi les gars de l'unité antiémeute. Son travail portait exclusivement sur le Renseignement.

Il se glissa sous la douche et continua de penser au général, aux nombreuses et légendaires opérations qu'ils avaient conduites ensemble jusqu'à leur terme.

En dépit de sa cinquantaine bien sonnée, il continuait à se sentir jeune. Prêt à intervenir sur le terrain. Il n'arrivait pas à supporter le bureau.

Milan, Cours xxii Marzo.

La Lancia κ grise se rangea le long du trottoir et s'arrêta. Le chauffeur mit les warnings et descendit. Il contourna l'auto,

scruta un instant les visages des passants et ouvrit la portière du passager.

La lourde portière blindée fut fermée dans le dos d'un monsieur âgé qui sans regarder, entra dans la pharmacie en face de laquelle la voiture avait été garée.

Le chauffeur s'adossa à la voiture et recommença à observer les passants.

Ses yeux se fixèrent sur un homme qui semblait le regarder. Sa main glissa sous le blouson, pour serrer la crosse d'un Beretta 9 mm.

L'homme s'arrêta devant lui.

Le chauffeur fixa ses mains.

– Vous savez où est la viale Piceno? s'entendit-il demander.

Il leva le regard sur le visage de l'homme et, à travers des verres minces, vit deux yeux bleus grands et tranquilles. Il se détendit.

Pour indiquer l'avenue qui se trouvait juste là-derrrière, il tourna la tête et le bras. L'espace d'un instant. Quand il se retourna le bleu avait viré au gris.

Les mains de l'homme serraient un pistolet.

– Pu...

L'imprécation mourut sur ses lèvres.

Le vieux passager de la voiture entendit le coup de feu et se retourna. Il vit un homme portant un chapeau et des lunettes entrer dans la pharmacie. Il observa son visage un instant, et comprit.

Le général Virgilio Luzi avait toujours soutenu qu'il était inutile de sortir armé pour se défendre, on devait s'attendre à voir pointer une arme sur soi avant de pouvoir sortir le pistolet. Il n'eut donc pas à se démener pour faire un geste qui eût été inutile.

L'homme sortit tranquillement de la pharmacie, parcourut quelques mètres et tourna au coin de la viale Piceno. Un autobus arriva, et il courut pour le rattraper à l'arrêt suivant.

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

N° d'édition: 0739001 – N° d'impression:
Dépôt légal: mai 2013

Imprimé en France